CARLO CATELLI

CHEVALIER DE L'ORDRE DE LA COURONNE D'ITALIE

La biographie de M. Carlo Catelli, que S. M. le roi Humbert vient de décorer de la croix de chevalier de la couronne d'Italie peut se résumer dans cet éloge traditionnel que les Américains donnent avec tant de satisfaction à leurs plus illustres compatriotes : C'est un *self-made man*.

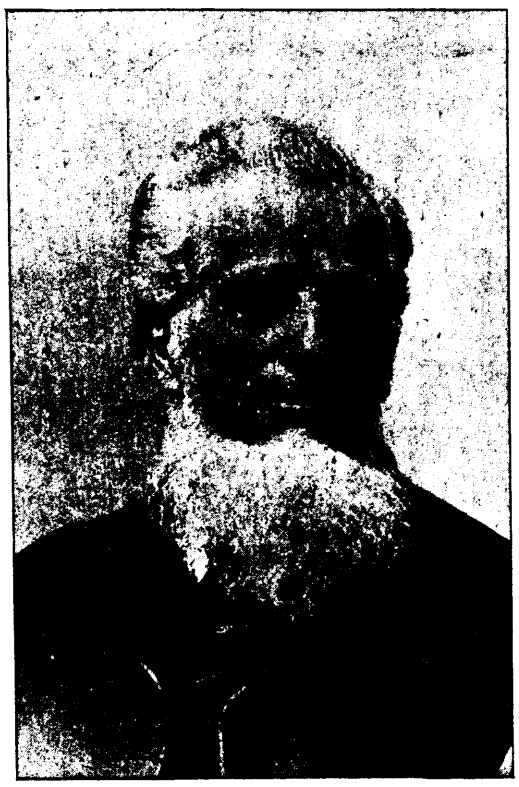
La vie du gentilhomme bon et modeste dont nous donnons ici le portrait n'est pas de celles que l'on trouve racontées avec pompe dans les dictionnaires biographiques.

Il traverse, comme dit Pétrarque, sa journée tranquillement, modestement, faisant son devoir envers soi-même, envers les autres et surtout envers sa patrie.

Sa vie publique se réduit à de rares et nécessaires manifestations.

Nous en rappellerons deux.

Appelé à la présidence du banquet donné en août 1893, pour la réception du bateau-amiral l'*Etna*, il improvisa à cette occasion un discours où il montra une intelligence toujours vive et un cœur toujours chaud de patriotisme. Et quand, l'œil brillant, il salua le drapeau italien que, après tant d'années, il revoyait déployé à la face du soleil dans le port de Montréal, l'enthousiasme fit verser des larmes à plus d'un convive.



CARLO CATELLI

Un soir de février, dont le souvenir restera gravé dans la mémoire de l'auteur de ces lignes, Carlo Catelli, représentant le vice-consul italien de Montréal, acclama, au nom de l'Italie, le drapeau de la société ouvrière Christophe Colomb.

Quand il s'approcha du Maire pour parler, les applaudissements prolongés qui l'accueillirent l'émurent tellement, qu'il put à peine saluer d'une voix tremblante ses concitoyens.

***

C'est là Castelorate, morceau du paradis terrestre où la coquette Italie se mire dans les eaux tremblantes du lac de Côme, qu'est né en 1817 le chevalier Catelli.

En 1838, il émigra avec son frère en Angleterre, où il vécut douze ans. En 1845, il vint à Montréal, où il fut longtemps le seul Italien.

Il s'établit ici comme statuaire et, bien qu'il ait abandonné les affaires depuis vingt ans, plusieurs de ses concitoyens se rappellent encore son élégant établissement de la rue Notre-Dame.

Deux fois ses concitoyens, connaissant ses rares qualités, le prièrent de faire partie du Conseil de Ville, mais il refusa modestement ; il n'accepta que la nomination de juge de paix, afin d'être plus utile à ses compatriotes.

Aujourd'hui, le chevalier Catelli est possesseur d'une belle fortune, accumulée à force de travail et d'honnêteté.

Et la croix de chevalier est venue à propos couronner la vie de l'honnête homme, du philanthrophe modeste et du patriote de cœur.

M.

ABORIGÈNES AUSTRALIENS

Tout comme la race indienne d'Amérique, la noire population australienne ne tardera pas à disparaître. Dans un siècle tout au plus, le dernier représentant de cette race abâtardie aura vécu. Tandis que les Indiens ont toujours repoussé avec entêtement les bienfaits de la civilisation qu'ils méprisent, restant insensibles aux vertus et aux passions des blancs et préférant conserver leurs mœurs et leurs vieilles coutumes, les Australiens au contraire, indolents et apathiques par nature, n'hésitèrent pas un seul instant à aliéner leur liberté, à faire le sacrifice de leur indépendance et à accepter toutes les tentations malsaines, que les premiers immigrants faisaient miroiter à leurs yeux. Aussi devinrent-ils bientôt de misérables parasites, imitateurs de tous les vices des blancs.

La race indienne vivait sur un sol rempli de beautés naturelles, rivières impétueuses, montagnes ardues, plaines riches et fertiles, où les poissons, les oiseaux, les animaux sauvages abondaient. Le climat exigeait des habitants la force et l'énergie nécessaires pour lutter avec lui. Le noir Australien était l'enfant d'une contrée immense, aux épais et monotones fourrés, aux plaines tristes et arides, aux rivières somnolentes, au soleil de feu, pays où le gibier était relativement rare. Alangui au milieu de cette nature endormie, il restait sans vigueur pour repousser les attraits inattendus que lui offraient les blancs

Les immigrants s'aperçurent vite de la faiblesse morale des habitants de ce noir continent ; ils s'y ruèrent en foule. Ces premiers colons, écume de la nation anglaise, rebut des prisons, hommes sans foi ni loi, perdus de crimes, envahirent comme une horde féroce ce pays aux populations inoffensives, et y commirent toutes les pires horreurs ; se faisant gloire de leur dépravation, ils ne tardèrent pas à entraîner ces noirs sans volonté et sans énergie. L'alcool notamment ne tarda pas à avoir raison de cette race.

Cependant, malgré leur insouciance et leur apathie, les indigènes, ayant à subir toutes les exactions possibles, s'irritèrent ; et une lutte férocce, pleine d'embûches et de traîtrises ainsi que de cruauté, commença de part et d'autre. Les causes les plus futiles servaient de prétexte aux colons pour commettre des atrocités épouvantables, et déclarer une guerre acharnée à toute la nation australienne. Que pouvaient faire ces malheureux noirs, avec leurs boucliers de bois, leurs flèches et leurs lances, contre des hommes ayant entre leurs mains des armes à feu ? Les indigènes comprirent toute leur impuissance, et, dépossédés de leurs terres, refoulés au loin, exterminés sans trêve ni merci, ils finirent par baisser la tête et se soumirent à la volonté de leurs vainqueurs, ils devinrent presque leurs esclaves.

Dans toutes les parties de l'Australie où la colonisation s'est introduite, la race primitive a accepté ce rôle dégradant pour elle. Les villes regorgent d'indigènes accomplissant de petits travaux insignifiants, se nourrissant des restes que la population blanche leur abandonne, vêtus de défroques invraisemblables, mais pouvant se livrer sans contrainte à leurs passions favorites, l'abus du tabac et surtout de l'alcool, avec lequel hommes et femmes s'enivrent si volontiers, diminuant ainsi de tout leur pouvoir l'intervalle qui les sépare encore de leur prochaine disparition.

Un recencement fait en 1704 estimait à *un million* le nombre d'indigènes habitant le continent australien ; alors cette contrée se trouvait colonisée depuis peu de temps. En 1881, un nouveau relevé de la population indigène ne mentionnait plus que *deux cent mille* aborigènes. Ce relevé montre avec qu'elle rapidité marche la disparition de la race primitive. Déjà, en Tasmanie, le dernier représentant de cette population est mort en 1876. Dans cette partie du continent, cette race est donc complètement éteinte.

Quelques indigènes, mais en petit nombre, occupent les emplois de gardiens de troupeaux, ou d'hommes de peine dans les stations évangéliques ; mais dans ces fonctions ils se montrent indolents et peu soucieux des intérêts qui leur sont confiés. D'autres, en plus grande quantité, font partie des troupes de police à cheval. Leurs anciens instincts les secondent puissamment dans la recherche et la capture des criminels fugitifs, se cachant dans la brousse. La haine sourde contre l'envahisseur, qui sommeille toujours en eux, se réveille bien vite ; alors rien ne les arrête, ni privations, ni fatigues, ni dangers. En capturant ce blanc maudit, ne vengent-ils pas un peu leurs ancêtres de tous les maux qu'ils ont soufferts ?

A l'état libre, à l'état sauvage, l'aborigène australien est grand, fort, bien proportionné, taillé en athlète, et, malgré son indolence native, on peut le considérer comme un beau type de race humaine. Mais dès qu'il abandonne sa vie indépendante, dès qu'il se laisse prendre au piège des vices de ses vainqueurs, il devient méconnaissable ; l'abrutissement le gagne et ne le lâche plus. Il ne tarde pas à augmenter le nombre de ces misérables créatures avilies par l'ivresse et les excès, et qui pullulent là-bas dans les belles cités australiennes.

CH MARSILLON.

NOTES ET IMPRESSIONS

Dans les relations internationales, tout mystère cache une fourberie.—BARNAVE.

Prenez le temps comme il vient, le vent comme il souffle et les hommes comme ils sont.—PASQUIN.

Combien d'hommes dans le monde, avec des gestes façonnés, un petit caquet et un petit air capable, n'ont ni sens, ni conduite.—PASQUIN.

Il ne faut choisir pour l'épouser, que la femme qu'on voudrait pour ami, si elle était homme.—JOUBERT.

Personne n'est jamais satisfait, et l'on a toujours à compter, sinon avec une révolution, du moins avec une évolution.—JULES CLARETIE.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. Hamel, 92, rue Sanguinet ; Joseph Dandurand, 35, rue Rachel ; Joseph Lecomte, 154, rue Beaudry ; F. A. Lemieux, de la banque Ville-Marie ; Dame M. Havard, 172, rue Ste-Elizabeth ; Joseph Boyer, 191, avenue Duluth ; J. B Barré, 59, rue St-Paul ; Eugène Laflamme, 1572, rue Notre-Dame ; Mlle Antonia Boucher, 104, rue Montcalm.

Pointe Saint-Charles.—C. L. Chartier, 383, rue Centre ; Richard Tuck, 223, rue Ropery.

Sainte-Cunégonde.—Joseph Bouffard, 128, rue Vinet.

Saint-Henri de Montréal.—D. Boileau, 171, rue Saint-Philippe.

Québec.—Dame Delphis Trudel, 57, rue Saint-Réal ; Camile Plamondon, 120, rue Victoria, Saint-Sauveur ; E. Bélanger, rue Saint-Olivier ; Joseph Leblanc, 40, rue Richardson, Saint-Roch ; Dlle Célina Lacroix, 346, rue Saint-Jean ; F. X Fréchette, 31, rue des Commissaires, Saint-Roch ; Ernest Robitaille, 380, rue de la Reine, Saint-Roch ; Alexandre Patry, 45, rue Bédard, Saint-Sauveur ; Michel A Laine, 152, rue d'Aiguillon ; V. Marier, 139, rue d'Aiguillon.

Ange-Gardien, Québec.—Edouard Falardeau.

Winnipeg, Manitoba.—Dr J. E. Brindamour, 300, rue Main.

Fall River, Mass.—F. A. Forest, 100, South Main.

Rigaud.—J. Charlebois.

Menominee, Mich.—Dlle Joséphine Javelle.